

Un savoir inédit¹

J'ai éprouvé d'abord une difficulté, relative, mais véritable, à parler devant vous aujourd'hui. J'ai pensé qu'elle tient au « devant vous ». Je tenterai donc de parler avec vous. Avec vous ? Entre nous ?

Parler entre psychanalystes, se réunir, travailler entre psychanalystes. S'associer dans un travail partagé. Lequel ?

Je vais vous présenter un petit bout de réflexion. De question. De questions à partir d'un travail plutôt précis d'interprétation. De construction. Mais ce travail de ma part m'engage dans la perspective d'un travail commun. Je m'en rends compte aujourd'hui, bien plus que d'habitude, mais, au fond, cela devrait être toujours le cas : une petite contribution de tout psychanalyste à la psychanalyse. Comme de toute communication dans toute communauté dite scientifique.

Les communautés scientifiques ont leurs critères pour évaluer si une communication, c'est-à-dire une recherche, dans sa méthode, son esprit, et ses résultats, contribue à la science. Se réunir autour d'une recherche qui se communique et se partage ne soulève dès lors pas tant de difficultés.

Mais il y a toujours, dans toute communication, quelque chose qui se ternit : le fugace éclat de la vérité, de l'interprétation, le plaisir de la découverte, au moment où elle se produit, dans un travail en cours.

Et surtout... Eh bien, nous, ici, ensemble, nous n'avons pas choisi le plus facile pour nous réunir. Nous, nous nous réunissons en nous centrant sur la formation des analystes et la passe. Qu'est-ce que cela suppose ?

(J'ouvre une petite parenthèse : que nous nous posions tant de questions sur la formation du psychanalyste souligne que cela demeure une question. Une question, ou un vrai problème ? Problème non seulement entre nous. Mais pour la place de la psychanalyse dans ses relations avec les autres champs du savoir.)

Je suppose donc qu'une cure peut aussi produire de l'analyste. Qu'une cure produit aussi de l'analyste. Mais ceci est une hypothèse aussi fondamentale que nécessaire. Pour la psychanalyse. Je pose une question... Vaudrait-il mieux ne pas avoir à la vérifier ? S'il se trouvait qu'aucune cure ne produise aussi de l'analyste, alors... c'est la psychanalyse qui disparaît.

Mon hypothèse est plus précise. La cure forme le psychanalyste. Qu'est-ce que cela signifie ? La formation ici n'est pas apprentissage. Pas apprentissage

¹ Cet exposé a été fait le 7 décembre 2002 au cours de la réunion publique du Collège de la passe de l'A.P.E.P. et de l'E.P.S.F. C'est pourquoi il sera également publié dans les *Cahiers pour une École*.

d'une technique (qui dès lors imiterait celle d'un maître). Pas non plus formation conforme, production faite au moule du modèle. Si je dis formation... Le psychanalyste ne peut se supposer que formation de l'inconscient. Comme le rêve, ou le symptôme, donc.

Cela fait-il, entre nous, lien social ? Ou, plus simplement, y a-t-il là de quoi nous réunir ? Cela nous permet-il de nous adresser à l'extérieur ? J'ai le souci que la psychanalyse puisse s'adresser, non seulement à l'entre-nous des psychanalystes, mais aussi aux non-psychanalystes, aux autres champs du savoir.

Le rêve — et j'ajoute, comme le symptôme —, le rêve, dit Freud, « ne constitue ni une manifestation sociale ni un moyen de se faire comprendre ». J'ajoute, avec Freud : il faut l'interpréter, en extraire une vérité : celle du désir inconscient.

Que cette vérité-là, du rêve, du symptôme... Que le désir inconscient du rêveur, de l'analysant... crée un savoir nouveau... voilà le fondement de la psychanalyse. Son origine et son invention. Voilà la science des rêves, la *Tramdeutung* : une science nouvelle inédite qu'est la psychanalyse.

Le rêve ne communique pas, il n'est pas une manifestation sociale. Mais l'interprétation du rêve participe à une science du rêve, à une théorisation nécessaire. Et Freud fonde sa nouvelle science sur l'interprétation des symptômes névrotiques et sur l'interprétation de ses propres rêves.

Cela le mène fort loin. Et nous avec lui. Cela mène à : une héroïque division.

La division héroïque, c'est le sous-titre que j'ajoute au rêve de Freud répertorié dans la traduction française de la *Tramdeutung* comme : le rêve de Brücke et le papier d'étain.

C'est un rêve qui m'a toujours impressionnée, mais c'est la première fois que je le considère de plus près. Je vais tout simplement suivre avec vous le cheminement de mon exploration.

(Prend place ici, dans cette communication dont j'ai conservé la forme orale, la lecture du rêve de Freud et de toutes ses associations, au chapitre VI de la *Tramdeutung*, p. 353, puis p. 385 et suivantes de la traduction française. Je demande donc au lecteur de s'y reporter maintenant, avant de poursuivre, car tout ce qui va suivre s'y réfère de façon extrêmement précise.)

Je compte donc nous réunir autour d'une division.

Notre groupe, autour d'un corps à disséquer, comme les doctes confrères aux poignets de dentelle, les passionnés de connaissance, qui s'assemblent à la leçon d'anatomie du docteur Tulp mise en scène par Rembrandt en 1631. Le cadavre est au premier plan. Et les docteurs derrière, tout autour. Voilà donc notre cercle, autour de la préparation du cadavre de Freud, préparé par Freud lui-même. Il est donc lui aussi avec nous.

La dissection du cadavre est l'origine, le fondement, de la médecine scientifique. La dissection des cadavres participe à cette audace, à cette aventure de la Renaissance qui découvre un Nouveau monde, explore le monde visible, et remet en cause la conception chrétienne de l'Univers. La dissection est d'abord transgression. Elle brave l'interdit de l'Église. Le premier traité d'anatomie, fait par Vesale *De fabrica corporis humani*, paraît en 1543. La même année paraît aussi le traité de Copernic, *De revolutionibus orbium celestium*. Et Vesale, pourtant médecin de Charles Quint, sera condamné à faire un pèlerinage en Terre sainte, et il périra dans un naufrage dans son périple de retour.

La dissection des cadavres substitue à une représentation une découpe imaginaire du corps, une découpe fonctionnelle, organique, scientifique. Le corps se découpe avec les mots de la science.

Freud est l'héritier de ces rebelles, de ces aventuriers de la Renaissance, qui au nom de la connaissance bravent les interdits religieux et commencent à ouvrir les corps.

Et, à son tour, il fait un pas décisif. Plus, il effectue, lui, un autre franchissement. Freud se prête à sa propre expérimentation. Il propose son propre corps, pour en faire matière d'expérimentation, de dissection, de savoir.

Il se livre à sa propre autopsie. Autopsie, l'examen de toutes les parties d'un cadavre, d'un corps qui *s'analyse* organe par organe.

L'autopsie de Freud montre une bien singulière ana-tomie. Une autre découpe (*tomein*, couper). Il invente une tout à fait nouvelle méthode de dissection, et une révolutionnaire découpe. Une découpe d'un corps par les mots ? Mais ce ne sont plus les mots de la science classique. Mais une découpe par les mots organisés en un autre langage.

Autopsie ? Étymologiquement, voir de ses propres yeux. Voyons. Voyons, dans cette étymologie, la détermination à voir, à oser voir. L'autopsie est le regard du chercheur sur l'anatomie du corps. Le corps a été préalablement préparé par un préparateur, dit aussi prospecteur, celui qui voit et cherche en avant. Voyons encore combien le regard, l'examen par le regard, est la cause première de la dissection.

Le regard de chercheur de Freud dissèque son propre cadavre.

Eh bien, d'abord, il lui faut du courage. Freud a le courage de se voir de ses propres yeux. Mais ici, qu'est-ce que cela veut dire, se voir de ses propres yeux ? Il faut que le rêveur se dédouble, que le regard se dédouble. Le bassin (moitié inférieure du tronc) est vu à la fois d'en haut et d'en bas, le point de vue est double. Mais je n'ai pas dit seulement héroïque dédoublement. J'ai dit division.

Freud est coupé en deux, par la moitié. Sur la table de préparation de la leçon d'anatomie. Le corps a été scindé.

Non seulement. Certes, le rêveur est dédoublé : entre cadavre et vivant. Mais surtout il est divisé entre chercheur et objet de recherche.

Freud rêve de se reconnaître matériel de sa propre découverte. Il se fait l'objet de sa découverte. Voilà un rêve inaugural, fondamental, de la psychanalyse. Freud rêve de fonder une science à partir du Je, et Je se divise, entre le cadavre de Freud, et le disséqueur du cadavre, l'inventeur Freud.

Se prendre soi-même comme objet d'expérience, mais pas seulement. Se prendre soi-même comme objet de savoir. Bien plus, comme matière à invention.

Se prendre pour matière de sa création : l'invention de la science des rêves par Freud se fonde sur les rêves de Freud.

Il offre *son* corps à *sa* science. Dès le départ, ce qui pouvait avoir tonalité de cauchemar est bien un rêve. Animé par le désir d'avoir le courage de le faire, et la satisfaction d'y être arrivé.

À partir de son propre cadavre, de ses propres rêves, en se prenant soi-même comme objet du regard, de la recherche... Créer, inventer, un savoir nouveau. Et le démontrer savoir partageable.

C'est un savoir nouveau qui doit se partager. À partir d'une expérience, d'un examen, d'une observation, livrée sur soi-même, faire surgir un savoir nouveau, le faire connaître et reconnaître, le rendre lisible par tous. Un savoir nouveau, inédit, qui est *aussi* universel.

Voilà le désir qu'exprime le rêve, nous dit-il... Mais attention ! Est-ce un désir refoulé ? Un désir inconscient ? Non. C'est un vœu. Un souhait. Le vœu du rêve, porté par l'imaginaire, par une idéalisation nécessaire au moi. À lui seul, il ne pourrait mettre en branle et animer ce long rêve si précis, si étrange, comme tout rêve, qui parle d'un étranger au moi du rêveur. Comme tout rêve où « Je » a un pied dans l'Autre, l'extérieur, l'étranger. C'est bien aussi cela, la division, cette étrangeté où je ne me reconnais pas, cet Autre d'où s'origine le sujet du désir inconscient. Mais où est ici le désir inconscient ?

L'objet ultime de la dissection est une feuille froissée de papier d'étain : *Stanniol*, en allemand.

Et le résultat ultime de la découpe par le signifiant est *Stanniol*.

Je dois préciser les usages ordinaires du mot *Stanniol*. *Stanniol*, l'étain, sert, comme le papier d'argent, ou métallisé, d'emballage et de conservation. Il est aussi le tain des miroirs.

Mais *Stanniol*, la feuille d'étain, pour Freud figure aussi Stannius, lui permet dans le rêve de traduire en image le nom de Stannius. *Stanniol* représente aussi Stannius. Le chercheur admiré, idéal de jeunesse, qui laisse une somme sur le système neurologique.

Et ce n'est pas tant que *Stanniol* figure un Stannius, nom propre difficile à mettre en image dans un rêve. C'est plutôt que la dissection d'un Stannius fait apparaître, dégage, découpe ce qui en reste : pas grand-chose, une feuille de *Stanniol*. Un bout de papier d'argent chiffonné.

Stanniol représente Freud, ou plutôt le sujet de l'inconscient, auprès de Stannius.

La division, la division où apparaît le sujet de l'inconscient, est très exactement précise.

Freud, le sujet de l'ics plutôt, est divisé entre deux signifiants. Entre Stannius, le chercheur admiré, et *Stanniol*, un papier d'étain froissé.

Un papier d'étain qui se détache, à nouveau, qui se découpe, au terme ultime de la découpe, soigneuse, fine (on voit que Freud a fait lui-même des dissections), d'un objet plutôt rebutant. Un *Stanniol* qui enveloppe des hémorroïdes.

À propos... l'extrémité inférieure, pelvienne, du bassin, chez un vivant, contient et expose aussi les organes génitaux. De cette préparation de la moitié inférieure du corps, il ne reste que des hémorroïdes. Un reste de fonction excrémentielle. Un reste anal.

Un poisson nommé confluence

Dans les liaisons associatives, Stannius est associé à l'objet de la recherche première du neurologue Freud, le poisson.

Mais non seulement Freud le chercheur se souvient d'avoir dans sa jeunesse découpé le système neurologique du poisson avec le scalpel du scientifique, et avec les mots de la science... non seulement Freud est divisé entre le neurologue anatomiste et son poisson, l'objet de l'examen, le matériel d'expérimentation, l'objet de la science du système nerveux... mais une surprise vient de surgir ici. Le poisson a un nom : *amnocoetes*.

Je ne sais rien de ce poisson, dont le nom latin sans doute répertorie qu'il se reproduit, ou vit, à la confluence des fleuves. C'est un poisson nommé confluence. *Amnis*, fleuve. *Coetes* est le mot latin qui signifie conjonction, groupe, union. Et aussi coït.

La dissection signifiante, la préparation, la mise à jour, du réseau des associations, des voies signifiantes, dessine une singulière et bien nouvelle anatomie : l'anatomie du désir. Celle-ci isole, découvre, met à nu, un poisson coït !

Et voilà que *Stanniol* sépare et réunit, de sa mince feuille de papier :

– ce qui reste : un reste de fonction excrémentielle, un reste anal, (a)

– ce qui manque : ce qui manque désormais, sur le cadavre vidé, pour s'unir, pour faire confluence, pour le coït : - φ.

Stanniol représente (Stannius) le chercheur idéal, l'idéalisation imaginaire du moi, et (*coetes*) la représentation imaginaire phallique.

Et *Stanniol*, la feuille d'étain, le tain du miroir, réfléchit cette image idéale.

Stanniol, la feuille de métal, brille aussi. *Stanniol* habille, emballe d'une idéale et brillante enveloppe de chercheur, l'identification idéale et phallique. Entre nous, pour s'entendre au plus précis, i(a).

Stanniol est aussi la dernière enveloppe, qu'il faut ôter, détacher, découper au scalpel, pour qu'apparaisse le dernier reste du corps découpé, le résultat de la plus fine dissection, le résidu, le rebut de la division du sujet : *a*.

De la leçon d'anatomie, les docteurs attendent un savoir, la connaissance. Freud, de sa propre dissection, espère un savoir nouveau, universel : un livre révolutionnaire et lisible par tous. Le livre de la *Tramdeutung*. Mais, est-ce seulement de la connaissance ? Non. Je dirai que le savoir freudien est le sens caché, l'interprétation qui fait surgir le sujet de l'inconscient. Le savoir nouveau, inédit, est l'interprétation par Freud de la condensation signifiante qui forme *Stanniol*. La prise en compte de la confluence, si j'ose dire, de ses associations. L'interprétation de la cohérence, la restitution de la logique inconsciente. Celle qui lui fait se voir ce qui reste de lui : une feuille de papier d'étain froissée. Le vœu ? L'entreprise d'un grand livre, d'une somme de savoir... Et puis, au bout du compte, un chiffon de papier, un déchet froissé...

Il y a un sujet de l'inconscient, le sujet du rêve de Freud interprété par Freud, représenté par *Stanniol* auprès de Stannius. Il y a un sujet de l'inconscient divisé entre deux signifiants, Stannius et *Stanniol*. Un corps disséqué ? Un sujet divisé par la découverte de l'inconscient.

Il y a un sujet de l'inconscient, §. C'est l'hypothèse fondamentale de notre théorie, et, surtout, le fondement de notre pratique : notre façon à nous, psychanalystes, notre façon très spécifique d'appréhender le réel.

La formation de l'inconscient est une interprétation précise. Un rêve, en soi, ne dit rien. Une paralysie hystérique, en soi, ne dit rien. Elle n'est symptôme, formation de l'inconscient, que traduite en mots, et interprétée. Comme les images du rêve.

Pourquoi est-ce que je parle de l'hystérie ? La paralysie hystérique, c'est déjà une autre découpe du corps. Une découpe dont ne peut répondre le langage de la neurologie, une découpe qui n'est plus organique ni scientifique. Le corps de l'hystérique est découpé par un autre langage.

La découpe du corps de l'hystérique par un autre langage, c'est, avec l'interprétation du rêve, l'invention, par Freud, d'une autre science. D'un autre savoir.

Au savoir du neurologue, au réseau neurologique, aux trajets des fibres et des axes des neurones, Freud substitue un réseau de mots, des canaux, des voies, des axes d'associations. Le symptôme répond aux associations de mots, au

signifiant. Le symptôme hystérique, ce n'est pas le corps neurologique, mais le sujet de l'inconscient.

La division du sujet de l'inconscient... la division du sujet entre les signifiants... la division quant à l'objet... cela se vérifie, sur soi-même, et c'est cela vérifier la croyance en l'inconscient. Le sujet de l'inconscient, la division de structure du sujet de l'inconscient se vérifie (comme une autopsie se dit, à l'hôpital, une vérification !) en se prenant d'abord pour objet de sa propre expérience, et se vérifie au scalpel de la psychanalyse.

Au fond, la division du sujet, vérifiée sur soi-même, vérifie la vérité (la validité, l'efficience ?) de l'inconscient, freudien et lacanien.

Le psychanalyste le vérifie dans sa cure, sur lui-même. Il croit à l'inconscient, et cette croyance est fondée sur sa propre division (\$) quant à son propre objet (a).

Car ce n'est pas seulement que Freud soit divisé entre expérimentateur et objet de l'expérience. L'objet de l'expérience est un objet interne, intime et extérieur, ex-time, à lui, au Je, au sujet de l'inconscient.

Je dirai que cette vérification est fondamentale : nécessaire à la psychanalyse, au psychanalyste. Elle fonde le psychanalyste. Ceci posé, avec Freud et Lacan... suffit-elle ? Ou encore, nous en contentons-nous ? Je dirai aujourd'hui que je ne sais pas. J'ai au moins deux réponses différentes.

Ma première réponse n'en est pas une. Est-ce que cela (cette vérification) fera un psychanalyste ? Eh bien, nul n'est tenu de prophétiser. Je retire ma question. Dans la question que je retire, j'indique aussi l'absence de fondement pour une garantie.

Ma seconde réponse est une autre question. La vérification faite de cette division, qu'en faisons-nous, chacun, et ensemble ? C'est la question que je vous, nous pose.

Une descendance immortelle

Freud se voit en rêve déjà mort. Seuls les héros et les fondateurs plongent ainsi (en rêve) dans la nuit du royaume des morts. Et pour poser les fondements d'une ville, d'une langue, ou d'une science, pour fonder le nouveau, ils vont chercher caution auprès des pères morts. Il y faut du courage. Comme Énée, le fondateur mythique de Rome, qui traverse l'Achéron où il rêve de retrouver et d'embrasser son père. « Il te faut maintenant toute la force de ton âme », lui dit la Sibylle qui le guide dans les ténèbres.

Car à ces fondateurs audacieux et visionnaires, il faut aussi un guide. Dante, fondateur de la langue italienne, a trouvé Virgile, son grand prédécesseur, son maître en poésie, qui le mène au plus profond des cercles de l'Enfer, puis lui fait gravir à l'air libre la montagne du Purgatoire. Freud pour

retrouver l'air libre a son guide alpin. Un père, aussi, en quelque sorte, qui le porte comme un enfant.

Il ne manque pourtant pas de pères morts, dans son rêve. Le vieux Brücke, la figure du devoir et de l'encouragement. Et puis, surtout, ces morts du tombeau étrusque, ces morts qu'il faut enjamber, bien pire, ces morts sur lesquels il faut passer. Et ce n'est pas sans culpabilité. Marcher sur les morts, passer sur les morts. Transgression héroïque et culpabilisante des fondateurs, vis-à-vis des pères. Les morts, leur marcher dessus, mais aussi les utiliser pour en faire l'appui, la passerelle, le pont (*Brücke*) qui enjambe l'avenir.

Marcher sur les morts, et sortir de la maison qui est aussi un tombeau, sortir du tombeau par la fenêtre, et atteindre l'immortalité.

En passer par le cadavre.

Mais pourquoi dis-je cadavre ? Freud dit qu'il doit en passer par les enfants.

Le désir de Freud est tourné vers l'avenir, vers les générations futures. S'adresser aux générations futures, aux enfants, ce n'est pas non plus un désir refoulé. Il faut compter sur la jeunesse, voilà bien le seul message du vieux professeur Freud au (relativement) jeune André Breton. C'est en tout cas ce qu'en retint Breton, qui s'était déplacé à Vienne pour lui rendre visite. Il fut très déçu. J'ai trouvé, écrit-il, « habitant une maison de médiocre apparence dans un quartier perdu... un petit vieillard sans allure, qui reçoit dans son pauvre cabinet de médecin de quartier... J'essaie de le faire parler en jetant dans la conversation les noms de Charcot, de Babinski (Breton, aussi, je ne sors pas du contexte, avait été neurologue et psychiatre au front pendant la guerre, et destiné au plus brillant avenir à la Salpêtrière). Je ne tire de lui que des généralités comme : 'votre lettre, la plus touchante que j'ai reçue de ma vie', ou 'heureusement, nous comptons beaucoup sur la jeunesse' ».

Le surréalisme était bien le moindre souci de Freud. Mais Freud pense ce qu'il dit. Je suis bien sûre que Breton a su lui adresser la lettre la plus touchante, en effet. Et que Freud s'adresse à la jeunesse de Breton.

La vérité de la psychanalyse engendra aussi, pour une part, le surréalisme. Belle vitalité, et bel élan vers l'avenir. Et après tout... André Breton l'inventeur est aussi, entre Freud et Lacan, une passerelle.

Et je remarque, chez Freud, et j'admire toujours, l'absence si rare, et si surprenante pour le flamboyant André Breton, de posture narcissique : sans allure.

Le vœu imaginaire est donc : en passer par les enfants. Freud le repère dans ses associations (passer par la porte cochère aux voitures d'enfants, les enfants de la maison en bois sur lesquels il faut passer). Et c'est ainsi qu'il conclut l'interprétation de son rêve, repasser le vœu aux enfants, le leur refiler, se décharger sur eux du vœu d'immortalité (vous vous souvenez des très

nombreuses associations qui convergent en effet vers l'immortalité). Cela semble raisonnable, en fait. L'humain ne peut compter que sur ses enfants pour s'assurer au mieux une petite part d'immortalité.

Mais là encore... pourquoi le désarroi, le recul, l'anxiété ? Pourquoi le long rêve si précis ? Quel lien logique avec ce qui précède ?

Passer par les enfants, certes, par les générations futures, pour accéder à l'immortalité...

Mais pour devenir immortel, ne faut-il pas... mourir ? Être mort pour devenir immortel.

Freud n'est pas, comme je l'ai dit tout d'abord, dans son rêve dédoublé entre cadavre et vivant. Il est divisé entre le mort et l'immortalité.

La fenêtre de la maison, du tombeau proche d'Orvieto, la fenêtre du fantasme sépare les squelettes, les morts, les restes d'un cadavre, du monde de l'avenir inconnu de l'immortalité.

Le mort est séparé de l'immortalité, de l'abîme inconnu, par la fenêtre.

Freud non seulement se voit cadavre, dans le laboratoire de Brücke objet de sa propre manipulation scientifique, mais passerelle, corps sur lequel Freud s'avance, passerelle édifiée par lui-même sur le cadavre. Pont lancé par lui, sur le père mort et sur son propre cadavre, sur lequel l'autre lui s'avance, franchit, valide et vaillant, l'abîme qui le sépare de l'immortalité. Et bien sûr, il ne le franchit pas.

Il faut passer sur les morts, sur les enfants, par les enfants, par les morts.

Il faut en passer par le père mort (symbolique), par son propre cadavre et par sa propre mort (réel), et par les enfants, s'en remettre aux générations futures (imaginaire).

En passer par le cadavre. Marcher sur les morts. Pour fonder une science nouvelle. Pour accéder à l'immortalité.

Que reste-t-il d'un mort ? Un incorruptible petit bout de papier d'étain ? Ou une œuvre immortelle ? *Stanniol*.

Que reste-t-il du livre idéal ? Un bout de papier froissé.

Voilà que *Stanniol*, qui représente Freud, ou plutôt le sujet de l'inconscient, auprès de Stannius, qui condense le livre immortel et le bout de papier froissé, est à la confluence réelle, imaginaire, et symbolique, des associations signifiantes : l'immortel chercheur du vœu imaginaire, le père mort symbolique, le réel du reste ultime de cadavre.

Le reste rebutant, que représente aussi *Stanniol*, divise le sujet entre un chercheur idéal, un livre immortel, et un bout de papier froissé.

Et le cadavre, le rebut, divise le sujet entre un mort et un immortel.

Dans la maison tombeau (le franchissement impossible de), la fenêtre sépare le squelette du mort immortel. Le reste du cadavre (squelette et *Stanniol*) est séparé de l'immortalité (l'œuvre immortelle) par la fenêtre du fantasme.

À partir du rebut Je me rêve immortel. Et Je (sujet de l'ics), Je me rêve immortel et ne suis que rebut.

Freud rêve. Il rêve d'immortalité. Il se réfléchit dans le brillant du miroir d'étain. Et il se découvre dans le morcellement du reflet chiffonné. Il se rêve immortel. Et, c'est intéressant, à partir du vœu imaginaire d'immortalité, il se voit, se révèle, se dénude, se dévoile, se découvre, rebut.

Le sujet de l'immortalité, l'auteur du grand livre, le sujet de l'inconscient, est divisé par ce qui reste du mort : le squelette du tombeau et le cadavre du laboratoire. Entre sujet et reste, la fenêtre du fantasme.

L'analysant qui produit de l'analyste se redécoupe, redécoupe sur son propre cas l'anatomie du désir. Sa propre découpe, c'est-à-dire la découpe de l'Autre du signifiant.

Si de sa division subjective il peut se savoir l'objet qui sera désormais susceptible de se prêter dans le transfert au fantasme de tout analysant... je dirai que cela suffit bien. C'est énorme...

S'éprouver divisé par le langage, jusqu'à se reconnaître dans l'objet, le reste de cette division, est toujours héroïque.

Il y a le moment fugitif de la vérité qui passe, à recueillir si possible, l'instant de la découverte, à reconnaître, à partager si possible.

Mais il me semble qu'il n'y a pas de devoir — d'ailleurs vain ? — de poursuivre la dissection à l'infini. Ni d'éterniser le temps de la vérification. Ni de s'y figer. D'ailleurs, le scalpel le plus précis, la dissection la plus fine, produira-t-elle jamais plus qu'un reste ? La découpe signifiante, la refente du sujet du signifiant, ne dégagera pas plus que ce qui se détache de la mince feuille de *Stanniol*.

La division du sujet de l'inconscient vérifiée, il se peut qu'il n'y ait pas tant de choses à en dire.

Alors, où tout cela me mène-t-il ? Je ne le sais, heureusement d'ailleurs, pas tout à fait. C'est bien pour ça, parce que je n'ai pas toutes les réponses à mes questions, que je suis ici avec vous.

Car il me semble qu'il ne s'agit pas seulement de vérifier le savoir sur soi-même, mais ensuite d'en inventer, d'en créer.

Eh bien, je retourne au rêve de Freud. Et c'est très délicat. Le désir de l'analyste n'est pas sans une idéalisation nécessaire. Mais le désir de l'analyste ne s'enrôle pas sous la bannière d'un idéal. Je retourne au vœu de Freud, celui qui lui fait interpréter son rêve. Il n'est pas sans ambition. Il ne se rêve pas seulement objet de sa dissection. Il rêve de créer une science immortelle. Entre les deux, entre se faire l'objet de son savoir, se voir le reste de sa division, et l'idéalisation d'un savoir universel, là est notre marge, notre champ, étroit.

Le savoir nouveau, inédit, n'est ni enseignement, ni témoignage, mais interprétation, qui s'articule en une théorie universalisable.

La construction d'un savoir inconscient, nouveau, inédit, prétendant à l'universel, à un partage, à quelque chose qui se reconnaisse, quelque chose où d'autres reconnaissent du savoir... c'est-à-dire quelque chose de théorisable... ne répond ni à un devoir ni à un modèle.

Et c'est, dans l'idéalisation, encore plus ambitieux, et plus difficile, plus problématique, pour une école d'analystes. Pas seulement vérifier sur soi-même la structure du sujet, c'est-à-dire pas *seulement témoigner* de cette épreuve de se vivre, comprendre, construire, comme le reste de cette opération de division... Pas seulement vérifier la théorie de Freud et de Lacan, ni encore moins, faire la preuve de sa conformité à la doctrine d'École (pour autant que l'École en ait une !). Ni même seulement, et c'est plus délicat, se voir, se produire, formé et conforme à la théorie.

Freud, on le sait par ailleurs, par tout ce qu'il ne cesse de redire, arrime son désir au cœur de la science, celle de Copernic et de Darwin. Chez lui, le désir de savoir, c'est-à-dire de découvrir, de transgresser l'interdit qui inhibe la connaissance, le désir d'une science dont la lumière gagne sur l'obscurantisme des préjugés, se confond avec le désir inconscient. C'est la condition, la base, de son invention, sa singularité fondatrice et son exception. La mise à jour, la découverte, l'invention, la création, de l'inconscient, se confond avec Freud sujet de son inconscient. La psychanalyse est le rêve de Freud. Ou plutôt l'interprétation par Freud de son rêve.

Il rêve... et invente un savoir universel. C'est un miracle ? Il arrime son rêve au savoir, le construit en une théorie universelle. C'est ainsi que le rêve de Freud n'est pas seulement un rêve, une élucubration, que son vœu imaginaire d'invention et d'immortalité n'est pas un délire. Il est divisé par la découverte même de l'inconscient, par sa propre découverte. Il *construit* une *théorie*, *partageable*, par les autres, par tous, et par les générations futures, nous.

Mais cela soulève, si on veut bien y penser, énormément de questions. Entre autres... il me semble, par exemple, que cette singularité, cette exception de Freud dans son invention laisse chaque psychanalyste dans la nécessité de devoir, pour son propre compte, articuler le désir inconscient, la reconnaissance du désir inconscient, et ce que nous sommes convenus d'appeler, sans que cela soit bien clair (et déjà car nous ne sommes pas identifiés entièrement au désir de Freud) le désir de l'analyste.

C'est ici que je place l'École.

Ici, à ce nœud précis, l'important n'est pas que l'École vérifie le désir de l'analyste. Ce n'est pas non plus que l'École garantisse l'analyste. C'est l'Analyste d'École qui vérifie qu'il y a École, et qui fait garantie d'École.